

COLOMBIE

Bogotá la magnifique, en dépit de la guerre et de la misère

L'écrivain espagnole Nuria Amar raconte comment, grâce aux habitants et à ses deux derniers maires, Bogotá est devenue une ville d'une beauté et d'une vitalité que pourraient lui envier nombre de capitales européennes.

EL PAÍS
Madrid

Quand on me demande à brûle-pourpoint si Bogotá est une ville en guerre, je réponds généralement la même chose que beaucoup de Colombiens en mal de dialogue et de réconciliation : la Colombie est en guerre depuis plus de cinquante ans. Par cette constatation élégante qui se veut encourageante, ils veulent dire que, si la capitale colombienne est en proie à la guerre et à la violence, la ville jouit en même temps d'une beauté, d'une vitalité et d'une culture dignes d'être appréciées, commentées et imitées. En effet, si étonnant que cela puisse paraître, les Colombiens sont parvenus à faire de leur capitale une ville magnifique en dépit de la tragédie quotidienne. Exploit d'autant plus remarquable que ce sont les citoyens eux-mêmes, et non les politiques, presque toujours corrompus, qui ont transformé la capitale en un espace culturel et urbain hors pair.

Dans l'avion qui l'amène à Bogotá, le voyageur s'étonne qu'il y ait si peu de passagers, alors que les vols transatlantiques sont habituellement pleins. L'étonnement continue à l'atterrissage : la plupart des avions posés sur la piste de l'aéroport El Dorado sont des avions de guerre. Quelque chose est assurément en train de se passer en Colombie. Les mots du poète et essayiste William Ospina m'accompagnent : *"C'est un pays dangereux mais vaillant. La grande majorité de la société est composée d'êtres courageux, qui tous les matins sortent dans la rue sans armes pour gagner leur vie, travailler et créer. Notre grand défi est d'aider le monstre à disparaître. Et pour cela il est fondamental de changer nos conceptions du courage et de la lâcheté. Le monstre a peur, c'est pour ça qu'il est armé et fou furieux."*

A Bogotá, le monstre reste continuellement présent même si les habitants ont déjà commencé à en rire. A Bogotá, entre les avenues et les rues de la ville se trouvent d'immenses parcs qui pourraient faire pâlir d'envie les Londoniens. Le chaos, la saleté, le bruit, la misère se sont mués en musique, en art, en éducation et en bibliothèques. Cela sonne comme un pamphlet publicitaire. Il n'en est rien. Le monstre dort pendant que les citadins arrivent à faire de Bogotá une ville vraiment enviable. Ce miracle est le fait des seuls habitants, de la société civile, des chers citoyens démocrates qui n'ont pas peur du monstre et qui travaillent à marche forcée pour construire une ville à la fois belle et humaine. Ce sont ses deux derniers maires, Antanas Mockas [indépendant, élu une première fois en 1995, puis réélu en 2000] et Enrique Peñalosa [libéral dissident, maire de 1997 à 2000], indépendants des partis poli-

tiques, qui ont investi dans la ville. Au premier, on doit la transparence administrative et une politique obstinée de culture citoyenne ; au second, une politique de grands travaux, ainsi que la poursuite de l'œuvre de son prédécesseur. Après de tels maires, il semble inconcevable que les habitants de Bogotá fissent à nouveau un politicien traditionnel.

La capitale compte de beaux musées, mais ce dont les habitants sont le plus fiers, en plus du centre colonial de la Candelaria, ce sont ses bibliothèques. Ils ont raison. Quatre énormes et belles bibliothèques ont été construites à différents points névralgiques de la ville, de manière que tous les habitants puissent s'y rendre aisément, qu'ils habitent au centre ou en banlieue. La liberté avec laquelle les citoyens ont accès aux livres et circulent dans ces lieux fait réellement envie. Selon l'idée des instigateurs du projet - j'insiste : les Bogotans -, il s'agit d'offrir aux enfants, aux étudiants, aux travailleurs et aux adultes les moyens de fréquenter les bibliothèques. Et, bien sûr, ils ne s'en privent pas, surtout les jeunes, qui, grandissant à Bogotá, espèrent que la lecture les éloignera de la violence. Autour des bibliothèques, il y a des parcs immenses, plantés de toutes sortes d'arbres et de fleurs, entourés de larges avenues. Mais, même si cela y ressemble, ce n'est pas encore le paradis. Le monstre vit non loin de là et, malheureusement, il n'est pas toujours endormi.

A Bogotá, des tirs résonnent toutes les nuits. Hommes, femmes et enfants vivent en permanence à la frontière du risque. Tout peut basculer d'un moment à l'autre. Quand on veut sortir de la ville ou simplement s'y déplacer, il faut prévoir quels quartiers ou quels endroits peuvent être visités, quelles sont les routes les plus sûres. La mort est toujours proche et chacun vit à l'ombre d'un monstre à plusieurs têtes qui se croit maître du pays et qui décide, comme le note Ospina, *"de celui qui vit et de celui qui meurt, de celui qui reste sur le territoire et de celui qui s'en va"*. Le pouvoir du monstre réside dans la peur qu'il génère dans la société. Voilà pourquoi la rumba, la fête représentative pour les Colombiens et les visiteurs les meilleurs antidotes.

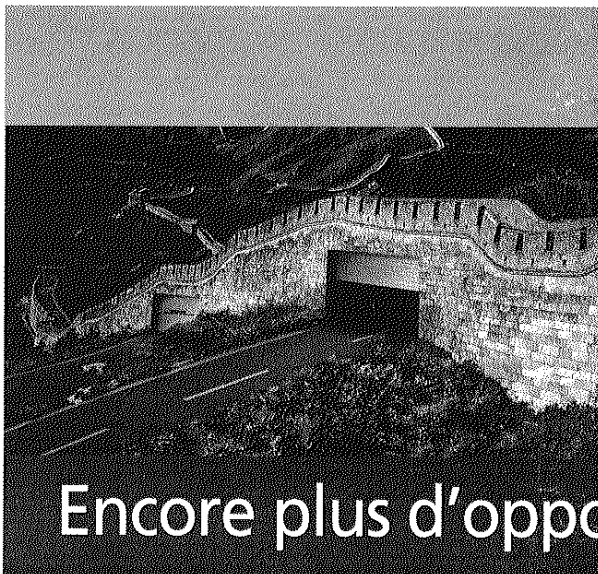
Grâce à leur culture inestimable, les habitants de la capitale ont appris à rire du monstre, mais cela ne leur permet pas d'échapper à leur enfermement ni à leur tendance à relativiser les nombreuses vertus de leur peuple. On connaît leur faculté presque innée pour l'art de la narration, qui n'est peut-être pas étrangère à l'aisance admirable avec laquelle ils parlent la langue espagnole et le castillan. Ils n'aiment pas que l'on vienne de l'étranger condamner leurs narrateurs. Leur capacité de dialogue reste intacte, et ils assument quelques-unes de leurs

erreurs, comme celle d'avoir parfois essayé de suivre le mauvais exemple d'autres pays. L'amitié est une autre valeur que le Colombien reconnaît à la vie, quelque chose d'absolument primordial. La générosité. Le mot. L'efficacité du récit. Les Colombiens mettent en paroles et en musique tous leurs malheurs, car ils savent que l'oubli total, c'est la mort. La Colombie est un pays de victimes et de héros.

Le monstre n'a pas un seul visage, même si la drogue représente le plus visible d'entre eux. Aussi est-il très difficile de le combattre. Bogotá, avec une attitude ostensiblement ouverte au monde, s'y est néanmoins attaquée, cherchant à divers égards à atteindre le meilleur des mondes possibles. Les Colombiens croient en l'éducation et en la culture, ce qui signifie beaucoup à notre époque où la réalité interna-

tionale semble si frivole et si médiocre. Ils ont besoin de communiquer avec des peuples et des gouvernements démocrates, car ils savent que le danger peut venir aussi de l'étranger. La Colombie a besoin du monde pour défaire les tribus guerrières. Et le monde a besoin de la Colombie, de sa force, de ses héros, de son oxygène, de ses forêts et de son eau. L'ère Bush est capable de trouver n'importe quel prétexte pour envahir ce pays. Chaque fois que le monstre remue ses pattes féroces et qu'un autre crime atroce vient s'ajouter à la tragique histoire colombienne, des voix irrationnelles se font de nouveau entendre pour appeler à une invasion militaire étrangère. Comme si l'autre monstre, l'impérial, avec sa brutale insignifiance, n'avait pas lui aussi la toute-puissance aveugle de celui qui peut tout.

Nuria Amar



Encore plus d'oppo

L'avenir se construit avec DHL. DHL Worldwide Express, Danzas et Ductos Euro Express sont aujourd'hui rassemblés pour créer une nouvelle référence dans le monde du transport. Express, messagerie routière, fret aérien et maritime, groupe DHL vous apporte encore plus de services et plus de solutions dans plus de 220 pays. Nous avons déjà la clé de

Alex si vous voulez étendre les frontières de votre business, appelez nous au 0820 21 31 31* ou visitez notre site